

LE MANIFESTE ANTI-COLONIAL



Défilé de troupes portugaises.

**DESERTEZ
AVEC
VOS**

ARMES !

textes d'ó comunista

I/ LA GUERRE COLONIALE:

a) La position et la responsabilité des ouvriers et des paysans face à la guerre coloniale:

-- malgré ses caractéristiques spécifiques, le Portugal n'échappe pas à la loi générale des pays impérialistes, qui constitue au cours de l'histoire une suite ininterrompue de complicité dans le pillage des peuples colonisés.

-- l'esprit colonialiste contamine toutes les couches de la population; de la même manière que dans une société bourgeoise chacun porte en lui une part de mentalité bourgeoise, de même dans une société capitaliste impérialiste, chacun porte en soi un peu de la mentalité colonialiste.

Il faut convaincre tous les vrais révolutionnaires portugais que les guerres de libération des peuples colonisés ne sont pas de simples luttes contre le régime, mais des luttes qui attaquent le système colonial portugais, la répression portugaise sur d'autres peuples, et que cela entraîne de lourdes responsabilités de la part du prolétariat et du peuple portugais.

b) La guerre coloniale n'est pas une invention du fascisme:

Nous n'oublions pas, comme nous l'avons souligné au début, que le colonialisme et la guerre ont été préparés sous la monarchie et la république, responsables et complices de cette politique qui a inauguré de ténébreuses relations commerciales avec l'impérialisme anglais et l'exploitation ignoble des PEUPLES AFRICAINS.

Nous répondons ainsi à tous ceux qui affirment qu'attaquer le colonialisme républicain et démocrate c'est favoriser la propagande fasciste. Nous montrons en même temps comment un combat décisif contre le colonialisme ne pourra se faire sans la dénonciation et la critique de l'origine du colonialisme et de la guerre.

c) Le colonialisme portugais dans le cadre de l'impérialisme:

La guerre est aussi une réalité très douloureuse pour le peuple portugais au nom duquel les campagnes de défense du Capital national et international ont lieu.

La guerre coloniale reste encore la garantie des alliances internationales du gouvernement fasciste. Et c'est sur cette base que se renforcent les intérêts économiques impérialistes, ces intérêts qui sont déjà plus importants aujourd'hui que les intérêts propres de la bourgeoisie colonialiste portugaise.

Pour cela, mais aussi principalement parce que la guerre coloniale s'oppose à la guerre de libération des travailleurs des colonies, la position de tous les révolutionnaires doit être de travailler pour amener la défaite du gouvernement dans cette guerre, pour la victoire totale de la lutte des peuples opprimés, pour la destruction complète du système d'exploitation colonial sur lequel s'appuie l'économie nationale servant les intérêts des classes dominantes portugaises et internationales.

II/ LUTTE ANTI-COLONIALE : LUTTE DE CLASSE
CONTRE LA GUERRE COLONIALE.

La lutte contre la guerre coloniale ne peut pas se limiter à la lutte contre la dictature nationale. La lutte anti-colonialiste est une lutte contre toutes les couches de la bourgeoisie, co-responsables dans la guerre d'oppression et dans la répression qui empêchent les travailleurs de prendre conscience de leurs intérêts et bloquant la solidarité de classe avec les patriotes africains.

Lutte contre tout un système (colonialiste) et non contre un régime.

De ce qui précède découle naturellement le fait que toute action conséquente contre la guerre coloniale devra s'appuyer sur une vision internationale. Dans cette lutte contre la guerre, la lutte des travailleurs de la métropole contre les ennemis des travailleurs colonisés, la cause des travailleurs tant métropolitains qu'africains est la même. Ne pas tenter de coordonner cette lutte est pour le moins absurde.

La lutte de classes étant internationale et le Capital et la réaction conjurant leurs efforts internationalement, il n'y aura d'espérances légitimes pour le peuple de conquérir la liberté que s'il ne se limite pas dans sa lutte stratégique, à vouloir prendre le pouvoir politique seul, en se désintéressant dans la pratique de la solidarité prolétarienne.

Dans la guerre coloniale, il est essentiel pour un travail politique sérieux que la solidarité entre le peuple des colonies et celui de la métropole soit prioritaire.

L'amère position nationale-bourgeoise du prolétariat portugais due à l'escamotage de la fonction des travailleurs des colonies, amènerait nécessairement le mouvement de lutte contre la guerre sur des positions opportunistes et économistes s'il méconnaissait ainsi délibérément la force motrice essentielle de la libération des colonies et l'urgence de l'union des efforts comme condition de la victoire commune.

III/ ORGANISATION POUR L'ACTION:

a) La lutte doit être organisée:

Nous faisons allusion particulièrement aux relations entre noyaux organisationnels ou secteurs de lutte et même au sein de ces noyaux: elles exigent une grande discipline et la création de méthodes de travail permettant de résoudre les difficultés propres à une action révolutionnaire d'ensemble.

En définitive, les contradictions existantes seront résolues par la radicalisation du travail politique parmi les masses, dans une phase plus ou moins avancée du processus révolutionnaire.

b) Lutte dans les forces armées:

Seule une ardente lutte révolutionnaire anti-colonialiste organisée dans les forces armées mêmes, coordonnée avec la lutte révolutionnaire des autres secteurs (avant tout les ouvriers, mais aussi les étudiants, les employés etc...) conduira à la création d'un Front Populaire Armé, capable de mettre en échec et de détruire par la force le pouvoir qui repose sur le système de l'exploitation coloniale.

c) La lutte est dirigée contre l'impérialisme mondial:

Pour ça, il est urgent de dénoncer dès maintenant la complicité de l'impérialisme US, tout particulièrement, pour son exploitation des travailleurs de la métropole et des colonies, et, bien mieux, reconnaitre en actes que la lutte révolutionnaire de libération et la notre sont une seule et même lutte.

Cette lutte est la même qu'en Indochine, qu'au Moyen-Orient, c'est la lutte de tous les peuples qui luttent contre la misère, contre l'exploitation de l'homme par l'homme.

Ainsi, il est fondamental que nous arrivions à concrétiser dans la pratique les relations de travail révolutionnaire avec nos frères noirs des colonies et avec tous les exploités du monde.

R.P.A.C.

NOUS DESERTONS AVEC LES ARMES .

Le mouvement anti-colonial a grandi rapidement. La jeunesse se mobilise contre les ordres de la bourgeoisie, contre les faux mythes de la "patrie" et de "l'honneur" à défendre sur les champs de bataille des colonies portugaises.

L'ampleur de cette action politique a créé un nouveau problème aux jeunes révolutionnaires: nous devons désertir toujours et en toutes circonstances. Mais cela ne nous mettra-t-il pas définitivement dans une position d'exil démobilisateur? Les départs constants de militants pour l'étranger n'iront-ils pas affaiblir le combat que notre peuple mène aujourd'hui contre le capitalisme?

Notre réponse à cette question est la suivante.

1) Le mot d'ordre "Desertons toujours et en toutes circonstances" correspond aux intérêts des communistes révolutionnaires. S'il n'y avait pas les milliers de réfractaires et de déserteurs, le gouvernement ne serait pas obligé d'allonger la durée du service militaire, bien que les colonialistes sachent que c'est une mesure impopulaire qui groupe chaque fois plus de couches de la population contre leur politique.

En dehors de ça, toute autre agitation politique à l'intérieur de l'armée doit être fondée sur les principes de non-collaboration à la guerre criminelle.

Et que signifie "non-collaboration" quand le jeune est mobilisé pour les colonies, si ce n'est évidemment la désertion ! Dans la logique du processus, il n'y a pas d'autre réponse possible.

2) Notre mot d'ordre souligne le fait que la désertion doit être effective "en toutes circonstances". Cependant ce mot d'ordre peut connaître des exceptions dans des cas très particuliers. C'est ainsi que pour certains de nos militants, le mot d'ordre est d'aller faire son service militaire aux "colonies", mais dans ce cas nous assurons les liaisons du militant avec le mouvement guérillero pour qu'il puisse exercer une action révolutionnaire au sein des forces colonialistes portugaises.

Conclusion: désertez toujours et en toutes circonstances, tel est pour nous le critère de collaboration ou non-collaboration de la jeunesse avec l'armée colonialiste. Les exceptions possibles qui sont vérifiées par nous, correspondent aux intérêts tactiques de notre organisation et dépendent des liaisons avec les mouvements de libération.

3) Quelques critiques se sont faites jour dans l'organisation, affirmant que notre appel à la désertion est aventuriste et spontanéiste et tombera dans le vide parce qu'il n'existe pas au Portugal d'organisation forte qui soit capable de recenser et de faire sortir à l'étranger un grand nombre de déserteurs.

Nous avons conscience de l'inexistence de cette organisation. Dans le N° 4 de notre journal, dans l'article "Massacres en Angola", il est dit: "Nous savons que l'appel à la désertion doit être accompagné de garanties de stabilité sociale et économique pour le déserteur: nous savons que la désertion n'atteindra un niveau de masse important et par conséquent préjudiciable à l'armée portugaise que si un bon travail d'élévation du niveau de conscience et la sortie du pays sont assurés".

Une des tâches actuelles de nos militants c'est précisément d'arriver à mettre sur pied tout l'appareil indispensable à la réalisation d'une action efficace dans ce sens.

En attendant, le fonctionnement parfait de cette organisation, il n'est pas question que la désertion s'arrête, et même si quelqu'un voulait l'arrêter, elle continuerait, à preuve le mouvement constant des jeunes vers l'étranger: l'incitation à la désertion se poursuivra donc.

Un autre point important est la différence entre réfractaires et déserteurs. Sans condamner rigoureusement le jeune qui

refuse le service militaire, nous conseillons toujours à tous les camarades de s'intégrer dans l'armée, où ils pourront acquérir une expérience militaire précieuse et produire un travail révolutionnaire extrêmement utile.

D'autres militants affirment que ce mot d'ordre n'est pas suffisamment explicatif, n'exprime pas nos vrais objectifs, et peut être compris comme un appel à la désertion passive.

Nous nous sommes prononcés dans le N° 2 de notre journal (article "La guerre coloniale") pour la DESERTION ACTIVE; ceci dit, il faut considérer toutes les possibilités de travail révolutionnaire et tous les milieux que nous offre l'armée, en reconnaissant qu'il est nécessaire d'approfondir cette question, d'où l'intérêt des propos qui suivent.

Ils constituent indiscutablement un bon guide pour l'action révolutionnaire et anti-coloniale dans ce milieu nazi qui s'appelle l'Armée Portugaise.

Nous pouvons distinguer trois axes parmi les activités auxquelles le soldat, le sergent ou l'officier peuvent se consacrer avant de désertir:

- le travail politique
- la préparation militaire
- la confiscation du matériel d'intérêt révolutionnaire

I/ LE TRAVAIL POLITIQUE.

Au sein de l'armée, malgré le flicage et la répression existante, toute une série de travail politique est possible.

a) L'agitation purement anti-militariste:

- sur les conditions de vie dans l'armée, l'alimentation, la discipline, l'attitude des supérieurs, l'hygiène etc...
- sur la durée du service militaire, sur la subsistance économique du soldat et de sa famille.
- sur les risques de la guerre: mort ou mutilation.
- contre la démagogie colonialiste, en insistant sur le fait que les masses populaires ne gagnent rien dans cette guerre.
- la propagande anti-raciste, sur les justes aspirations des peuples des colonies à l'indépendance, en faisant des comparaisons assez simples avec la situation du Portugal dominé par l'impérialisme US, etc
- la propagande défaitiste, parlant de la situation militaire dans les colonies.

Cette agitation, faite prudemment mais sérieusement, peut se pratiquer avec un caractère semi-légal pendant toute la durée du service militaire, mais principalement au recrutement. Le militant doit avant tout gagner l'amitié et la considération de ses compagnons. Ce travail peut être fait entre militaires de même grade ou par un militaire de grade supérieur aux autres: un aspirant ou un sergent avec les soldats qu'il a sous ses ordres. Dans cette dernière hypothèse, l'agitation donne d'excellents résultats: quand le soldat, habitué à être maltraité depuis le premier jour de service, rencontre un supérieur qui le respecte, qui s'intéresse à lui et lui parle de ses problèmes, il a rapidement pour l'aspirant ou le sergent une juste amitié et il l'écoute avec attention.

b) L'agitation clandestine:

Une fois faite cette étude des conditions des casernes, en fonction des mesures de sécurité à prendre, et en utilisant les moyens de propagande qu'ils ont à leur portée (journaux, tracts, affichettes, affiches, grafiti, etc...), les militants peuvent, individuellement ou en groupes, avoir une activité d'agitation clandestine très efficace. Cette agitation sera essentiellement dirigée contre la guerre coloniale, avec des appels directs à la désertion active, et sur la lutte de classes au Portugal. Etant donné que les conditions changent d'une caserne à l'autre, c'est aux militants de découvrir les meilleures formes de diffusion de cette propagande.

II/ LA PREPARATION MILITAIRE.

Pendant le stage au Portugal (qui varie généralement entre 6 et 12 mois), l'armée pourra fonctionner pour nous comme une bonne école d'instruction militaire: à chacun d'en faire son profit.

La préparation physique, la tactique de guérilla et de contre-guérilla, l'organisation et le fonctionnement de l'armée, l'usage et la pratique de tout l'armement, sont des connaissances fondamentales pour la lutte armée que nous aurons à mener contre la bourgeoisie.

III/ CONFISCATION DU MATERIEL D'INTERET REVOLUTIONNAIRE.

Nous arrivons enfin à la dernière activité que les futurs déserteurs peuvent pratiquer dans l'armée: la confiscation de matériel. Il n'y a pas que les armes qui

présentent de l'intérêt pour nous. Il y a aussi toute une série de matériel qui peut être mise de côté dès le premier jour de service.

- relevé des plans des casernes, avec indications et explications (localisation des chambres, et mess des officiers, casernes, tours, commandes de matériel, sentinelles, postes de garde, central téléphonique, moyens plus faciles pour entrer dans la caserne etc...). Toute l'activité habituelle de la caserne doit être rapportée (horaires des sentinelles, fonctions spécifiques de certains officiers, répartition et localisation de l'armement de défense de la caserne, références des officiers et sergents suspects de collaboration avec la PIDE etc...).
- rapports sur le fonctionnement et l'organisation de l'armée: composition et fonctionnement en opération des régiments spécialisation de divers services de l'armée, codes, salaires de tous les grades etc...).
- cartes topographiques, livres sur l'armement et la tactique, étude de l'armée coloniale, etc...
- uniformes, boussoles, radios, etc...
- armement: il est du plus grand intérêt dans la phase actuelle de notre lutte: pistolets (Walter, Parabellum), pistolets mitrailleurs (Vignuron, UZY, FBP), carabines automatiques (G 3, FN), grenades (offensives, défensives, incendiaires etc...), explosifs (plastic, 808, trotil, détonateurs, cordon lent, cordon détonant etc...), bazookas avec leurs munitions, munitions en quantité maximum, chargeurs de réserve etc... etc...

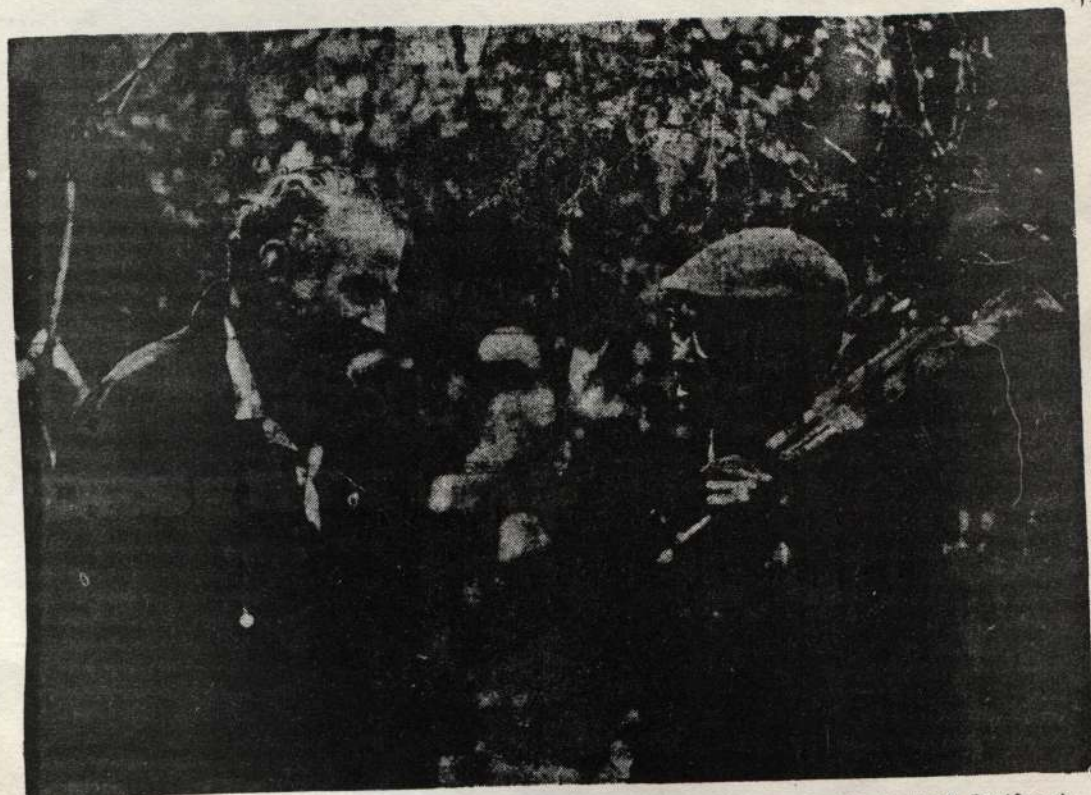
Par l'expérience de camarades déserteurs, nous savons qu'il est possible de se procurer ce matériel, les proportions variant selon la spécialisation et les possibilités de chacun.

POUR LES REVOLUTIONNAIRES ISOLEES.

Nous avons entendu à plusieurs reprises des déserteurs qui se justifiaient de ne pas avoir confisqué de matériel en disant qu'ils n'avaient pas de contacts avec une organisation clandestine et ne savaient pas à qui le donner.(...) C'est un fait que beaucoup n'ont pas de contact avec une organisation révolutionnaire qui puisse recevoir le matériel au moment opportun. Quoiqu'il en soit, il y a deux moyens de résoudre le problème: confier le matériel à un camarade en qui on a toute confiance et qui n'est pas suspecté par la police, et le récupérer après. Sinon, le mettre dans une cachette secrète où il soit bien protégé. Contacter l'organisation à l'étranger qui lui demandera tous les détails pour se le procurer au moment voulu.

**DES
DESERTEURS**

ACCUSENT



(Photo Basil Davidson)
Agostinho Neto à l'épaule, Agostinho Neto s'entretient avec Basil Davidson dans la province de Benguela.

TEMOIGNAGES DE DESERTEURS PORTUGAIS.

Manuel Fernando Almeida Matos
Caporal N° 006661/67

Né le 16 août 1946, à Massareles, département de Porto, Portugal. Fils de Albane da Silva Coelho et de Maria Augusta Almeida Matos. Célibataire. Ouvrier textile. Etudes: enseignement primaire.

Appelé au service militaire le 17 janvier 1967. Il a fait ses classes au "Régiment d'infanterie N° 8", à Braga. Il a été mobilisé par le "Régiment d'infanterie N° 15", à Tomar. Le 10 janvier 1969 il est parti pour la Guinée-Bissau par avion. Il a participé à plusieurs combats au nord de la Guinée-Bissau et surtout dans la région de Bula.

Le 17 avril, il a déserté.

"Je vais vous raconter quelques crimes que j'ai vus, avant ma desertion de l'armée coloniale.

Le 6 juin 1968, j'ai participé à une opération de repression contre la population de Placo, dans la région de Bula. L'opération était commandée par l'officier Bartolomeu Alves Velho et le sergent Antonio Lopes Tavares.

En arrivant au village, nous avons rassemblé toute la population. L'officier Velho nous a ordonné de tirer sur les hommes. Presque tous les soldats ont refusé de le faire. Alors l'officier a tiré lui-même avec un fusil automatique G3 tuant 8 hommes; le sergent Tavares suivant son exemple en tua 6.

L'officier Velho nous a ordonné de faire comme eux, sinon nous serions punis pour insubordination et lâcheté sur le champ de bataille. Nous tuâmes alors tous les hommes. C'est alors qu'il nous dit que ce n'était que le début et il nous obligea de rassembler les femmes, laissant de côté les jeunes filles pour les violer. Quand les femmes furent dans les maisons, il nous a ordonné d'y mettre le feu. Elles ont été brûlées avec leurs enfants dans les bras.

Alors, lui et le sergent Tavares ont choisi les plus belles jeunes filles, laissant les autres aux soldats. Après ce crime il nous a ordonné de les tuer, donnant l'exemple qui fut suivi par le sergent Tavares.

De retour au campement, il nous a rassemblés et nous a interdit de raconter les faits tels qu'ils s'étaient passés, nous menaçant de la prison. Selon lui, il fallait dire que la population avait été brûlée parcequ'elle avait tiré contre nous.

Une autre fois, à Bula, j'ai vu attacher un militant du PAIGC à un arbre et y rester pendant cinq jours sans rien manger. Le troisième jour, le commandant de ma compagnie, Julio Maximo Teixeira Trigo, lui a coupé une oreille et l'a mise dans un flacon d'alcool. L'officier Romao Silva Ramada lui a coupé l'autre. Ils ont laissé le malheureux militant saignant.

Le 23 février 1969, j'ai vu l'officier Velho couper un doigt à un prisonnier disant qu'ainsi il ne tirerait plus sur aucun portugais. Cet officier Velho, âgé de 21 ans, venait de l'Académie Militaire et était connu comme l'un des officiers les plus cruels et les plus sadiques de la compagnie.

Le 16 avril 1969, le même officier Velho a coupé d'une rafale de mitraillette les jambes d'une vieille femme, âgée de 65 ans au moins, et il la laissa sur la route de Bula-Binar.

Les militants du PAIGC m'ont toujours reçu comme un ami. Ils ont dormi par terre pour que je puisse dormir dans un lit. Ils m'ont donné à manger ce qu'ils avaient de meilleur. Ils m'ont habillé; ils m'ont donné du tabac et tout ce dont j'avais besoin. Ils sont de vrais hommes et de vrais camarades. Je n'oublierai jamais leur secrétaire Amilcar Cabral. Ce fut le PAIGC qui organisa mon voyage pour Alger où j'ai été reçu par le F.P.L.N. du Portugal.

Manuel Verissimo Vizeu
Caporal N° 67411/67

Né le 29 août 1946 à Mertola, département de Beja, Portugal. Célibataire. Profession: serrurier. Etudes: enseignement primaire. Appelé au service militaire le 24 octobre 1967, il a fait ses classes au "Régiment d'infanterie N°3" à Reja. Il est parti le 1° mai 1968, par le bateau "Niassa", mobilisé par la 15° Compagnie de Commandos, à destination de la Guinée-Bissau. Il a participé à plusieurs combats dans la région de Jabada.

Le 5 septembre 1968, il a déserté.

"Après que la compagnie ait terminé son stage d'instruction spéciale, nous sommes partis pour une opération à Jabada. Nous sommes partis de Bissau la nuit dans de petits bateaux de la marine jusqu'à la zone d'opération.

Nous avons débarqué dans un marais et nous sommes partis à travers la brousse sous une grande tempête. Nous avons atteint l'objectif vers six heures du matin. L'objectif était un village uniquement de civils. A quatre vingt mètres environ du village, la compagnie étant en position, le commandant donna l'ordre de tirer sur le village avec la plus grande puissance de feu. Nous avons tué 20 personnes auxquelles on a coupé les oreilles, etc...

La plus grande partie de la population a réussi à s'enfuir. Ceux qui n'avaient pu s'enfuir furent faits prisonniers. La compagnie vola tout ce qu'il était possible de voler et brûla ensuite toutes les cases.

Dans une autre opération, nous sommes allés dans la zone de Bimar; la troupe a volé toutes les vaches et les chèvres des villages par où elle passait. Ce bétail était envoyé par bateau à Bissau, comme il arriva une fois avant que je déserte: une compagnie de "paras" est allée dans la zone de Jabada et elle a volé 200 vaches à la population. Ensuite elle a détruit et brûlé tout le village et amené au port de Jabada 140 personnes.

La 5ème Compagnie de Commandos avait pour chef le capitaine Cardoso, qui était aussi un officier de la PIDE (Gestapo portugaise). Cette compagnie là pénétrait dans la brousse pour détruire les villages. Le capitaine Cardoso ordonnait le rassemblement de toute la population, parfois 60 parfois 80 personnes, et ordonnait ensuite à la troupe de tuer tout le monde, femmes et enfants compris. Quelques fois, la troupe partait, car elle ne pouvait rester longtemps dans le village, et demandait à l'aviation de venir raser et bombarder tout ce qui restait. Ces compagnies ont tué beaucoup de prisonniers du PAIGC et ont aussi volé beaucoup de bétail à la population.

La 15^e Compagnie de Commandos est partie pour Contina, qui se trouve à environ 800 mètres du Sénégal, où l'on soupçonnait que l'ennemi passait des munitions. Nous sommes partis dans cette zone pour terminer un stage opérationnel de 40 à 50 jours. Dans la zone de Contina, tous ceux qui labouraient la terre sont armés par l'armée portugaise pour assurer la sécurité de la zone du camp militaire. Se croyant en toute sécurité, la Compagnie avait la permission d'aller à la chasse.

Un jour, j'ai demandé à un lieutenant la permission de sortir de la caserne pour aller voir une lavandière. Ayant obtenu cette permission, je partis en uniforme et en armes, et je me suis caché pour qu'aucun

officier ne puisse me voir sortir de la caserne armé. J'ai quitté le camp avec un camarade qui, à la frontière, rebroussa chemin en expliquant qu'il avait peur d'être torturé et tué par les combattants du PAIGC. Mais pendant les minutes où je parlais avec lui en essayant de le convaincre de venir avec moi, les gardes frontières nous ont vu, car nous étions dans une zone à découvert. Les soldats de Contina disaient qu'au Sénégal il y avait des camps du PAIGC et mon idée était d'arriver à un village sénégalais et de payer quelqu'un pour me conduire à un campement du PAIGC. Quand je m'adressai à une "Belhana" pour parler aux gens qui y travaillaient, je fus encerclé par les soldats qui gardaient la frontière et qui m'avaient vu. Je fus transféré à Kolda et ensuite à Dakar, où j'ai dû rester pendant deux mois.

J'ai déserté parceque, étant né à Alentejo, je connais bien la misère qui sévit dans ce département, exploité par cinq ou six propriétaires terriens. Une fois arrivé en Guinée-Bissau, j'ai remarqué que toutes les terres appartenaient au trust C.U.F., Ultramarina et Gouveia. J'ai compris que ce n'étaient pas les intérêts du peuple portugais que je défendais mais ceux des capitalistes. J'ai compris que nous, les soldats portugais, nous étions tous trompés. J'ai vu aussi que les salazaristes sont tous des bandits et des assassins. Ayant compris tout cela, je ne pouvais plus obéir aux ordres des fascistes et j'ai déserté.

Le PAIGC m'a installé au foyer du Parti, à Dakar, où il y avait des combattants blessés. J'ai été très bien reçu, comme si j'étais un frère pour eux. J'y suis resté pendant quatre jours. Ensuite, j'ai pris l'avion pour Conakry où je suis resté quinze jours. Là aussi on m'a reçu fraternellement. On m'a donné quelques vêtements et des objets dont j'avait besoin. J'ai fait une déclaration à la radio du PAIGC.

Alfonso Henriques Sacramento de Rio
Premier Caporal N° 156/65

Né le 12 octobre 1943, à Lisbonne; célibataire. Profession: mécanicien de voitures. Etudes: enseignement primaire. Appelé au service militaire le 22 mars 1965, il a fait ses classes à l'Ecole d'Application Militaire de Boane (à 30 kms de Lourenço-Marques, au Mozambique). Six mois après son recrutement, il a été envoyé en brousse.

Vila Cabral, Niassa, Mozam.

Le commandant du bataillon, le lieutenant colonel Costa Pinto, donnait tous les ordres. Dans des opérations de caractère inoffensif, c'est à dire le "nettoyage" des villages où il n'y avait que des femmes, des vieux et des enfants, et donc sans danger pour l'armée colonialiste, quelques commandos pour s'entraîner à la pratique des armes tuaient les gens avec des mitraillettes. S'il y avait des blessés, en imitant les officiers nazi de la deuxième guerre mondiale, ils les achevaient d'une balle dans la tête.

Ces épisodes étaient ensuite le grand sujet de conversation des officiers qui riaient et applaudissaient chaleureusement pendant leurs libations à la caserne.

Un village rayé de la carte:

A environ 15 kms en partant de Vila Cabral en direction de Mponda, près du lac Niassa, il y avait un village dont il n'a pas retenu le nom, où vivaient à peu près 200 personnes qui se consacraient presque toutes au travail agricole, et composées dans leur quasi totalité d'enfants et de femmes, les hommes étant partis dans les rangs du FRELIMO.

Un jour, un détachement de l'armée colonialiste qui effectuait une mission de ratissage fut victime d'une mine, placée dans la "picada" (route non traitée dans la brousse), tout près du village.

Les troupes colonialistes préparèrent une grande revanche. Connaissant leurs méthodes, quatre guérilleros du FRELIMO vinrent au village pour faire partir la population dans les zones sous son contrôle. Cette nuit même, au lever du jour, des éléments de la PIDE (européens) et des africains habillés de cipaios, au total 40 personnes, armées de mitraillettes, grenades et bazookas, sont entrés dans le village où tout le monde dormait. Le village a été encerclé. Ils ont fait sortir tout le monde et les ont placé en ligne. Ensuite, ils les ont massacrés en tirant des rafales de mitraillettes. Ceux qui voulaient le plus s'amuser lançaient des grenades jouant aux films américains. Les survivants ont été faits prisonniers. Ils ont été torturés et tués ensuite. Ce village a disparu de la carte ainsi que ses habitants. Un des officiers les plus cruels et spécialiste de la torture avait été inspecteur de la police Judiciaire au Portugal. Il ne se rappelle pas de son nom.

Napalm:

Il n'a jamais vu aucun lancement de napalm parce que son travail se déroulait à d'autres moments. Mais à plusieurs reprises, il a vu beaucoup de personnes victimes de ces bombes. A Maniamba (Niassa), il a vu des femmes et des enfants brûlés au napalm. Ces blessés racontaient l'histoire de plusieurs morts brûlés et d'autres qu'ils ont vu courrir à travers la brousse complètement en flammes.

Quand ils sont arrivés à ce village, quelques soldats ont voulu enterrer les morts et d'autres avec une certaine cruauté se préparaient à tuer les blessés. Mais les officiers ont dit alors en souriant: "Vous connaissez ces oiseaux, les vautours ? Alors, ne vous en faites pas, ils ont l'habitude de manger n'importe quelle sorte de viande, même si c'est du rôti".

Avant de mourir, ils devaient creuser leur propre tombe:

Tous les gens faits prisonniers par l'armée colonialiste ou par la PIDE étaient accusés d'appartenir au FRELIMO et assassinés. Voilà comment cela se passait: des africains étaient faits prisonniers et remis à la PIDE ou aux militaires. Dans tous les cas, la fin était la même: la mort. Le prisonnier était torturé jusqu'à la mort. Ceux qui ne parlaient pas étaient emmenés hors de Vila Cabral et on leur faisait creuser une fosse commune. Ils étaient fusillés et jetés à la fosse commune. Ceux qui parlaient, on les obligeait à dénoncer les gens appartenant au FRELIMO. On les emmenait alors dans les lieux qu'ils avaient indiqués. Comme dans la plupart des cas il s'agissait de simples histoires (la plupart ne dénoncent pas), ils étaient abattus sur place, même s'ils avaient vraiment dénoncé, d'une rafale dans le dos.

La zone dans un rayon de 15 kms autour de chaque caserne est appelée zone contrôlée par l'armée. Les suspects y sont faits prisonniers, interrogés et assassinés. Au delà de cette zone, c'est la zone de mort. Tout noir décelable est immédiatement liquidé.

Un des avertissements de l'armée consiste à frapper les prisonniers jusqu'à la fatigue de celui qui frappe. Puis on change, pas de prisonnier mais de soldat. Et tout cela se passe au milieu des rires avec le plus grand mépris pour les prisonniers. Mais ce n'est pas tout. Ce sont simplement quelques détails de la tuerie qui touche sans discrimination civils et prisonniers.

**L'
A
F
F
A
I
R
E**

CAPITALISTES DE TOUS LES PAYS, UNISSEZ-VOUS!..



**DE
NANTES**

L'AFFAIRE DE NANTES.

Le Portugal face à la naissance des Fronts de Libération en Afrique:

Le gouvernement réactionnaire du Portugal, l'un des plus fascistes à l'heure actuelle, s'est trouvé dans une situation affolante en 1960, lors des premiers combats révolutionnaires en Afrique.

Jusqu'en 1960, il avait concentré toute son activité économique en Afrique et il était arrivé à persuader le peuple portugais que l'Afrique était sa seule voie de salut. Il avait obligé son peuple à obéir à cette obsession fasciste par les moyens dignes du nazisme hitlérien.

Déjà en 1960, le Portugal était encerclé par l'impérialisme, mais il dut alors sacrifier entièrement non seulement ses colonies mais aussi la métropole pour maintenir sa réputation de fascisme stable.

Il dut, pour alimenter la guerre coloniale, utiliser tous les moyens quels qu'ils soient:

- échange de minerais contre des armes
- vente des plus grandes industries portugaises aux pays imperialistes.
- échange de bases navales et aériennes contre du matériel
- vente de son peuple aux pays exploités (France, Allemagne, Belgique, Amérique du Nord etc...), pour équilibrer son budget.

Malgré tout, le régime ne tient toujours qu'avec d'immenses difficultés. Chaque année, le Portugal est absorbé un peu plus par les impérialistes, mais ses dirigeants préfèrent cela à la libération du peuple.

Aujourd'hui, le peuple portugais doit lutter non seulement pour anéantir sa propre bourgeoisie, mais aussi pour anéantir l'impérialisme implanté au Portugal.

L'impérialisme français au secours du Portugal:

La France, comme tous les pays impérialistes, a voulu sa part de Portugal. L'exode des Portugais pour la France devait jouer ces dernières années un double rôle: la main d'oeuvre portugaise a permis à la France de combler des trous dans l'industrie, y compris avec les immigrés d'autres pays, mais elle a aussi permis l'équilibre financier portugais.

Cependant, le gouvernement portugais s'est rapidement aperçu que l'immigration n'apportait pas grand chose dans la guerre coloniale.

En conséquences, au début de 1967, la France et le Portugal devaient signer un traité:

- la France recevait le droit de s'installer sur la base aérienne de Santa Maria aux Açores.
- en échange, la France construisait quatre sous-marins et quatre frégates, équipés de matériel de guerre, le tout évalué à 40 millions de nouveaux francs.

Dès 1967, la France a occupé la base aérienne et a entrepris la construction des bateaux.

La lutte aux ACB (Chantiers navals de Bretagne et de Saint Nazaire):

C'est à Nantes que seront réclisés les sous-marins et les frégates. Dès 1968, les premières commandes sortent des chantiers: le service sur les navires est assuré par des marins portugais qui viennent en train et qui habitent pendant trois mois dans le bateau caserne Saint Christophe. On assure sur place leur formation et leur entraînement.

Les marins portugais vécurent très seuls pendant toute la durée du stage, les sorties du chantier et les contacts avec l'extérieur étant interdits. Il y avait très peu de désertions. Mais la désertion est devenue de plus en plus fréquente sur les champs de bataille et dans d'autres pays (Australie, Angleterre, Allemagne etc...). Aussi depuis 1968, on a pu enregistrer 14 désertions à Nantes parmi ces marins portugais.

C'est bien la preuve qu'un travail militant sur place se faisait avec l'aide d'un groupe, le GMRN (Groupe des Marins Révolutionnaires de Nantes). En effet, depuis le départ de la deuxième frégate, les marins avaient commencé à protester contre la vie que les commandants leur imposaient. Comme il y avait quelques immigrés dans la région, la nouvelle se répandit très vite et des groupes de lutte extérieurs prirent des contacts bientôt familiers avec les marins.

C'est alors qu'éclata une grève sur le navire "Commandant Sacadura Cabral" lors de son arrivée à Nantes dans la deuxième quinzaine de juin 1970.

Le navire de guerre portugais "Commandant Sacadura Cabral" est arrivé à Nantes avec environ 200 marins à son bord, non

compris les sergents et les officiers. Le lendemain de son arrivée, les marins faisaient grève, à bord. Objectif: amélioration des salaires et changement du commandement. La grève consista en le refus de sortir du navire pendant trois jours.

Le premier jour, trois marins vraisemblablement liés à la PIDE, ont essayé de briser la grève. Le deuxième jours, c'était sept marins et le troisième jours, quatorze. Apparemment, les marins perdaient.

Deux jours après la grève, quelques immigrés portugais distribuaient aux marins un tract les appelant à la lutte et leur promettant un appui. Le tract arriva jusque dans les mains du commandant. Le même jour, il télégraphia à Lisbonne et demanda une augmentation pour l'équipage.

Le lendemain, le commandant recevait les ordres de Lisbonne, du gouvernement. Il était communiqué à l'ordre du jour:

- 1/ que les marins étaient augmentés de 11 escudos (2F) par jour.
- 2/ que les sergents étaient augmentés de 8 escudos par jour (1,50 F).
- 3/ le commandant demandait personnellement aux marins de ne pas désertir car, disait-il, "ceserait une honte pour la Nation".

Les fascistes ont eu peur !!!

Au départ de la frégate "Commandant Sacadura Cabral", des tracts destinés aux marins ont été distribués par le groupe d'immigrés marxistes-léninistes :

" CAMARADE MARIN "

Tu vas partir sur le "Sacadura Cabral". Mais la lutte continue. N'abandonne pas. Lutte collectivement pour tes droits; lutte collectivement pour la liberté.

La Révolution ne se fait pas en deux jours. Mais quand tu luttas pour tes droits ça fait partie de la Révolution. Et si tu luttas collectivement pour tes droits, ça renforce la Révolution.

Chaque fois que tu luttas, c'est un coup que tu portes au fascisme. Ca, c'est un pas en avant pour la Révolution. Chaque fois que tu luttas, c'est un coup que nous portons au capitalisme. Ca, c'est un pas en avant pour la révolution. Chaque fois que les peuples des colonies luttent, c'est

un coup qu'ils portent aux colonialistes. Ca, c'est un pas pour la Révolution. Chaque fois que les peuples opprimés du monde luttent, c'est un coup qu'ils portent aux impérialistes. Ca, c'est un pas en avant pour la Révolution Mondiale.

Tous ensemble (marins, ouvriers, paysans, étudiants) et pas à pas, nous ferons la Révolution. C'est nous, travailleurs, qui iront au pouvoir. C'est nous, travailleurs, qui balaieront les capitalistes. Ils paraissent les plus forts, mais ils ne le sont pas. Ils paraissent sereins, mais ils ont peur. Et le jour où tous ensemble, armés, nous nous lèverons, ce sera pour porter le coup mortel.

Au Portugal, les ouvriers luttent contre le capitalisme, les étudiants pour leurs droits, les paysans pour une vie meilleure. Les soldats eux luttent contre la guerre coloniale. Chaque fois qu'ils luttent, tu dois t'unir à eux. Tu dois les aider dans la lutte.

Les peuples des colonies luttent pour l'indépendance. Tu dois les aider. Pour les aider, tu devras refuser de lutter contre ces Peuples. "

G.I.P.N.

signé. un camarade portugais.